

Chapitre XIX : La saison jaune

Je suis sorti de prison au printemps 2005, après deux ans de préventive et cinq ans de peine. Je suis donc resté emprisonné sept ans en tout. Je ne sais toujours pas si c'était cher payé mais j'avais quasiment purgé toute ma peine, alors que tant d'autres sortaient à la moitié ou au deux-tiers. J'en conclus que je devais représenter une menace spécialement virulente pour la sécurité publique. (Mais dans ce cas, comme me l'avait fait remarquer sarcastiquement un militant syndicaliste, on aurait pu me libérer plus tôt, puisqu'il y avait déjà longtemps que toutes les usines importantes du coin avaient fermé leurs portes...)

J'étais éreinté par mon incarcération. J'oscillais en permanence entre l'allégresse et l'étonnement. De fait, en sept ans, les choses avaient bien changé : je ne reconnaissais plus les Ardennes. La désindustrialisation avait progressé à pas de géant. La plupart des industries avaient fermé leurs portes. Givet, Revin, Deville, Bogny étaient à l'agonie. Les promesses d'aide étaient restées lettre morte, les engagements n'avaient pas été respectés, les gens n'avaient pas réussi à se reconverter. Rien n'avait remplacé les emplois perdus.

Désormais aussi, on comptait en euros, j'avais le plus grand mal à effectuer les conversions en anciens francs, j'avais l'impression d'être vieux avant l'âge.

La majorité des commerces ayant fait faillite, il y avait des affiches « à vendre » partout. Seuls se multipliaient les magasins de déstockage et les grandes surfaces. Il ne restait désormais plus que des pauvres et des vieux : les jeunes et la classe moyenne s'étaient exilés ailleurs, la plupart au soleil, dans le Midi. C'était une ambiance sinistre, poisseuse. On aurait dit qu'il pleuvait tout le temps.

XXX

Cette impression de désastre était renforcée par un enlaidissement général. Les villes et villages, naguère corsetés par des cordons agricoles et forestiers, avaient explosé comme un abcès purulent, projetant partout le même décor stéréotypé, suintant de solitude et de médiocrité. C'en était fini du saltus ardennais, cet espace mixte entre l'homme et la nature, parcouru de petits sentiers pittoresques et ombragés, façonné par des siècles d'usage ponctuels : l'agriculture moderne était passée par là, avec ses nécessités de rendement, ses labours destructeurs, ses immenses champs de monoculture, ses tracteurs gigantesques, qu'on voyait au passage répandre des saloperies, pesticides ou engrais, pulvérisées en petits nuages anodins.

Avec la disparition des haies et des arbres isolés, le nivellement des ravins, la profusion des maisons unifamiliales de plain pied, la multiplication des zones commerciales, des parkings et des ronds-points colorés, le paysage avait perdu une bonne partie de son authenticité. Il fallait maintenant prendre sa voiture

pour aller dénicher l'un ou l'autre îlot de nature. Où étaient passés les papillons, les hirondelles, les lézards, les hérissons ? Et pourquoi n'y avait-il tout à coup presque plus d'insectes ? Je trouvais que la modernité avait la gueule moche et l'haleine fétide si le progrès s'était limité, durant le temps de ma réclusion, à faire se multiplier de petits téléphones portatifs, dont les gens usaient et abusaient, au mépris de tout sens du ridicule.

XXX

Quelques jours avant ma libération, j'avais patiemment dépunaisé ma frise. J'en avais conservé tous les feuillets séparément (il y en avait plus de deux cent cinquante), dans trois gros classeurs. Je n'avais pas cessé d'y travailler durant ma dernière année d'incarcération.

L'ajout de chaque détail me mettait en joie, de sorte que mon paysage de Caran d'Ache avait perdu tout réalisme : je n'aurais pas pu, à moins de tout reprendre à zéro, caser tout mon bestiaire si j'avais voulu respecter les échelles, c'est ainsi que la coccinelle était plus grosse que le chat sauvage, au milieu d'une invraisemblable profusion de longicornes.

J'étais très bien dans ces représentations fantasmées. À la sortie, la désillusion fut profonde. Mais je ne voulus pas me laisser aller au découragement. En dépit du béton, il me restait la frise et le souvenir des quelques mois passés aux Vieux-

Moulins pour me rappeler les splendeurs évanouies et me projeter dans le futur.

XXX

J'étais seul. Mon père s'était une fois de plus opposé à mes projets. L'année précédente, l'une d'une de ses rares visites, nous avions évoqué mon avenir. Il était maintenant devenu directeur du Pôle emploi de Dunkerque et avait plusieurs emplois à me proposer, tous plus mirifiques les uns que les autres. Si j'acceptais, il se faisait fort d'obtenir une libération anticipée et il me garantissait le soutien de ses frères d'atelier dans mon *chemin de réinsertion*. Peut-être même, me glissa-t-il, pourrais-je devenir plus tard le responsable d'une cellule de mise au travail des anciens détenus – mon expérience y serait appréciable... tant il était sûr que son projet intéresserait les âmes charitables qu'il croisait au temple, toujours en quête d'une bonne action.

Chemin de réinsertion : j'étais estomaqué. Je ne voyais pas trop en quoi reprendre le cours normal de mon existence s'apparentait à un chemin. Quand je serais libéré, c'est que j'aurais payé ma dette, et voilà tout. Je serais libre de mes choix et de mon avenir.

Je me demandais s'il servait le même boniment à ses demandeurs d'emploi. Et, ayant pressenti que la réponse à cette question ne pouvait être que positive, je me demandais aussi si, comme moi, les infortunés chômeurs n'auraient pas

préféré qu'on leur parle de pause, de respiration ou de libre choix plutôt que de mouvement, de vitesse, de course contre la misère.

XXX

Malheureusement pour moi (et lui, sans doute), rien dans la forêt et rien dans la région. Mon père avait tout prévu, sauf les désirs de son fils.

Je d clinai donc ses propositions, ce qui déclencha sa fureur : j'étais à nouveau le fils ingrat. Je lui r torquai qu'il n'était pas dans mes intentions de devenir l'instrument de son ambition et je lui jurai, tant qu'il me resterait un souffle de vie, de ne jamais foutre un pied dans un de ces maudits centres pour chercheurs d'emploi, à moins d'y être entré pour poser une bombe.

Quant à sa franc-maçonnerie, franchement, chercher la lumière au fond d'une cave, ce n'était pas pour moi. Y entrer ? C'était passer sous le bandeau, m'agenouiller, reconnaître humblement mon imperfection et la grande sagesse des initiés :   l' cole, à l'armée, en prison, j'avais déjà donné beaucoup en matières d'humiliation ou d'enfantillages.

Cette dernière provocation acheva mon paternel. Il partit en grommelant, me disant qu'il me laisserait tranquille jusqu'à ce que je recouvre le sens des réalités. Je connaissais l'animal : c'était surtout une bonne occasion pour lui de se donner du

champ et d'éviter de se taper des visites à trois cents bornes de son domicile.

XXX

Jean-Michel me manquait beaucoup plus. Il était mort d'un cancer des voies respiratoires, au terme du traditionnel calvaire des cancéreux. Encore aujourd'hui, alors que presque quinze années ont passé, je souffre de son absence. Je regrette aussi de ne pas avoir pu lui témoigner ma reconnaissance ; j'aimerais tant qu'il y ait un au-delà pour le revoir avec sa lippe pendante, sa moustache jaunie par le tabac et ses épaules voûtées.

Bien entendu, avec les séances de chimiothérapie, ses visites s'étaient espacées. Il était mort un an avant ma libération conditionnelle et j'avais obtenu ma première sortie pénitentiaire pour assister à son enterrement. C'est à ce moment que j'ai commencé à me dire que j'avais été bien con de ne pas parler de Camille avec lui.

Il m'avait écrit un petit mot juste avant de mourir, que je garde précieusement : « *Cher Renaud, cher camarade. J'ai laissé à ton intention des papiers que tu jugeras peut-être bon de consulter. Je pense que tu y trouveras les preuves que Camille n'était pour rien dans la liquidation du maquis. J'ai moi aussi fait partie du réseau Lasource et je suis bien certain de ce que j'affirme. Je ne l'ai pas fait savoir pour deux raisons essentielles, la première parce qu'il aurait détesté cela, la seconde parce qu'on ne me l'a pas demandé. Ce serait trop*

long à expliquer mais je n'attendais rien de ce procès et c'est pour cela que je n'y ai pas assisté. Aujourd'hui, je pense que j'ai eu tort et je regrette de ne pas avoir défendu la mémoire de mon ami. Les papiers sont dans un carton à ton nom, chez ma fille Martine, qui habite à Laifour. »

XXX

C'était trop de peine pour moi. Les yeux rougis de larme, la main tremblante, j'avais retourné son message. Au dos, j'y dessinaï son totem. Nez rouge, épaules tombantes, envergure généreuse, oiseau discret et majestueux : Jean-Michel était une cigogne noire.

Mon père avait raison sur un point. Il fallait que je trouve quelque chose à faire pour espérer sortir. En contrepartie d'une libération anticipée, je m'étais donc engagé à suivre un programme de réinsertion. Je m'étais inscrit à une formation de bûcheron au lycée agricole de Saint-Laurent, sur les hauteurs de Charleville. La formation durait six mois, durant lesquels j'étais nourri et logé. Je touchais également une petite indemnité qui me tenait lieu de salaire. Un salaire de misère puisque j'étais payé à concurrence d'un euro l'heure et qu'il ne me restait rien une fois payé le petit loyer de la chambre que j'occupais à Charleville durant les week-ends et les congés.

Se retrouvait au centre une fraction assez représentative de ce que la société appelle les gens en situation précaire : des bras cassés de toute sorte, des laissés-pour-compte, des

irréductibles au progrès, bref tous ceux qui pour une raison ou une autre décrochent et se retrouvent en marge (cela ne me changeait pas trop de la prison). Aussi faisais-je équipe avec un autre ancien taulard, polytoxicomane aux tendances schizophrènes, deux gamins en rupture de scolarité qui fumaient pétard sur pétard, deux chômeurs arrivés là contraints et forcés, soit cinq personnes qui n'auraient jamais dû se trouver là et qui s'en trouvaient fort malheureuses.

Le travail était dur. Nous étions à la pluie, au froid, au vent. Sous prétexte de nous former, il nous était demandé de sortir un stère de bois de chauffage à l'heure, ce qui correspondait à un rendement professionnel, puisque le stère correspond à un volume apparent de 1 mètre cube de bois. Nous partions le matin vers 6 heures et demie, entassés à 8 dans une camionnette qui nous servait également de cantine durant la pause de midi. D'ordinaire, la journée s'achevait vers 17 heures 30, lorsque nous regagnions nos chambres, sans avoir le plus souvent atteint notre objectif de rendement. On tuait les heures jusqu'au dîner, mauvais.

XXX

Un jour, il y a eu une altercation entre Mikaël et le formateur, celui-ci reprochant à celui-là de travailler défoncé.

- Qu'est-ce que ça peut te foutre, tu sais combien il y en a, qui travaillent tous les jours sous médoc ? avait rétorqué l'ancien taulard.

- C'est pas mon problème. Là, c'est juste moi qui suis responsable si y a un truc qui t'arrive, si tu te blesses ou ci où là. Franchement, tes petites affaires, je m'en fous. Pique-toi si tu veux toute la journée...

- Je me pique pas. Parfois je fume ou je sniffe, mais j'me pique pas. J'suis pas foncé.

- Oui, enfin c'est pareil.

- Nan, c'est pas pareil. Moi j'me pique pas, c'est tout. Faut pas causer d'histoires qu'on sait pas comme ça, sans savoir. D'ailleurs, j'ai rien pris, j'suis même pas pété, j'fais juste une pause. J'ai bien droit à une clope, non ?

- Une clope, mais c'est la vingtième de la matinée ! Tu passes plus de temps à fumer qu'à bosser. Merde ! Et ton rendement ? Mikaël s'était levé d'un bond. Il avait saisi son courbet d'une main et de l'autre, il tenait le formateur par le colback.

- Écoute-moi bien, espèce de sale maton de merde, écoute-moi bien. Moi, j'sais pas pourquoi t'es là. Mais faut qu'tu saches que pour moi, t'es jamais que le premier soldat du régiment des bien planqués. Pourquoi t'es là, hein ? pour toucher un p'tit chèque à la fin du mois. Puis tu rentres chez toi, tu fais l'important aux fêtes de famille, tu baisses bobonne de temps en temps et elle fait semblant de trouver ça bon. T'es un bon citoyen, tu crois que t'as ton mot à dire mais c'est que dalle. Au mieux, t'es juste le roi de la zapette : tu crois que tu choisis mais c'est pas toi qui fait les programmes. Alors t'es du bon côté du manche, mais t'es pas à l'abri, t'es pas à l'abri... Mettons que je pourrais péter les plombs et t'envoyer ça dans

la tronche... (il lui montrait le courbet qu'il tenait à cinq centimètres de son nez.) Ce serait fini de ta petite vie de merde. Et ce serait aussi fini de faire chier ton monde avec tes rendements à la con qui ne me rapportent rien à moi. Je vais gagner plus si je te sors ton stère ? Hein ? Un petit papier que je peux même pas me torcher le cul d'une demi-merde. Et toi, hein, t'auras quoi, une médaille ? Alors maintenant, je vois que t'as trois possibilités. Un : t'appelles les keufs et tu me fais reboucler, ça va marcher si tu gueules assez fort mais faut que tu te rappelles que je ressortirai un jour ; deux, tu bouges et tu dis encore un mot, je t'éclate la cervelle ; trois, tu comprends enfin que j'en ai rien à foutre de tes rendements à la con et t'arrêtes de me faire chier. C'est que je te conseille pour vivre en paix : tu me fais pas chier, je te fais pas chier. Maintenant, tu dégages, c'est compris ?

L'autre avait reculé. Il avait regardé Mikaël droit dans les yeux, avec l'expression haineuse de l'argousin puis il avait tourné les talons.

XXX

- Ben dis donc, il en a pris une solide, l'adjudant Playmobil ! Ça risque de chauffer quand on sera rentrés au centre.

J'avais assisté à toute la scène en compagnie de René, qui m'avait répondu : « Ça c'est pas sûr. Il a l'habitude, c'est pas la première fois que ça arrive. Y a deux mois, y a un Ukrainien, un ancien légionnaire qui lui a crevé ses pneus de bagnole. Playmo

a compris et il a pas moufté. Le dirlo lui a remboursé ses pneus et ça s'est arrêté là. Ils ont tous la trouille. Ces gars-là, c'est comme ça qu'il faut leur parler, sinon, ils ne comprennent pas. Merci Mikaël ! Playmo va se calmer pendant une paire de jours... »

Il avait craché par terre et déclaré d'un trait : « Moi, j'ose pas, je suis pas assez costaud et j'ai trop à perdre. Encore trop à perdre. Mais je pense que si on disait tous un jour ça, les gars de la haute et leurs larbins, ils auraient des manches à mettre. Y z'oseraient p'têt plus nous réduire en esclavage ».

J'étais bien d'accord avec lui. J'ai rien dit, je n'ai même pas parlé de l'usine, de Revin, de Camille. J'ai fermé ma gueule. Mais j'étais bien d'accord avec lui et, même si je m'étais juré de ne jamais plus rien faire qui pourrait compromettre ma liberté, je me sentais son frère. Cela me fit un bien fou.

Il en restait qui résistaient. À leur manière, peut-être de manière contestable ou stupide, cela m'était égal : ils ne rentraient pas dans le moule, voilà tout ce qui comptait à ma révolte brisée.

XXX

René était un ancien ouvrier verrier de la région de Charleroi. Il devait avoir dans les cinquante ans. C'est le chômage belge qui l'avait envoyé là. René m'avait expliqué que c'était lui qui avait demandé à suivre la formation : au moins durant ce temps-là, il ne risquait pas de perdre ses allocations. J'adorais l'entendre

parler avec son français bâtard, pleines d'expressions en wallon, comme si la musique de son langage atténuait la cruauté désenchantée de ses propos.

Dans la maîtrise de soi, René était meilleur que Mikaël, mais je comprenais que leur colère était du même ressort, même si elle s'exprimait de manière différente : l'un éructait quand l'autre faisait le dos rond.

« Des années, j'ai gagné ma vie, maintenant je gagne ma survie, me disait René. J'ai pas envie de me faire broyer et de finir sur un trottoir, plat comme une flatte. Je suis verrier, mi, nin mandaille. »

Il m'expliquait tous les trucs, comment on pouvait tricher sur les certificats, faire semblant d'être de bonne volonté, pomper le plus d'allocations possible...

« Ils pensent que je leur lèche le cul, mais il leur faudrait un miroir pour voir ce que je fais vraiment avec leur trou de balle. Pour l'instant, je suis en train de me détruire le dos comme y faut. Je suis maqué aux anti-douleurs mais je prends pas d'anti-inflammatoires. Je pousse à fond ! Le docteur m'a dit que je ne pourrais pas tenir comme ça longtemps, il voulait m'arrêter. Mais j'ai jeté son certif' et j'ai rien dit à personne. Dans deux mois à tout péter, mon dos est rosté : je suis sur la Mutuelle et c'est fini les boulots de merde. Je serai au fauteuil et ils payeront pour que je m'achète des pantoufles. »

XXX

Moi, j'évitais de penser à ce genre de pratique. J'ai un peu honte de le dire mais je ne me sentais pas solidaire, ni de Mikaël ni de René. Je me reconnaissais dans leur logique mais je ne voulais prendre aucun risque. J'étais gai comme un pinson. Libre dans mes forêts.

Qu'ils me pardonnent à présent, mais j'étais toujours aussi satisfait de me sentir libre d'aller et venir où je le pouvais. J'avais peur de replonger et j'étais plutôt reconnaissant à l'école de m'offrir une possibilité de réinsertion. Je traversais une sorte de période euphorique, même si je traînais mon emprisonnement comme une honte secrète, à laquelle j'essayais de ne pas penser tout le temps. J'éprouvais le paradoxe de ma situation lorsque je pensais à mes années de cellule, durant lesquelles il m'était arrivé d'oublier complètement ma condition de prisonnier : au lycée agricole de Saint-Laurent, j'étais libre mais je n'avais jamais autant ressenti la flétrissure de la chiourme.

Le moindre contact avec mon ancienne vie m'était pénible. Bien vite, j'ai rompu tous les liens avec ce milieu. Je faisais toujours un crochet pour éviter les prisons, les commissariats, les tribunaux ; quand je voyais un flic, j'évitais aussi. C'est une habitude que je n'ai jamais perdue.

Je fis de même avec le groupe d'activistes qui m'avait accueilli à la sortie. J'escamotai deux, trois rendez-vous, sans

explication. Bientôt on ne m'invita plus. Mes amis avaient fini par comprendre mon désintérêt pour leur combat. J'imagine qu'il se sont sans doute senti floués par mon double-jeu. Qu'ils sachent que ce n'en était pas un : si je devais mourir pour une utopie, je choisirais la leur. Ils ont toute ma sympathie et ils me semblent bien moins dangereux que les inconséquents qui nous gouvernent, mais - hélas pour la révolution ! -, je mourrai dorénavant toujours plus volontiers pour la vue d'un nombril que pour une idée.

XXX

Si la formation que je suivais était absurde, elle était assez exemplaire d'une politique qui ne voyait pas plus loin que ses bonnes intentions. Elle me fit comprendre à quel point l'état d'esprit avait changé durant le temps que j'étais enfermé.

Certes, disait-on, il y avait des chômeurs, des pauvres, mais en cherchant, n'importe qui pouvait trouver du travail. S'en sortir était une question d'état d'esprit, de volonté. Il fallait avoir une mentalité d'entrepreneur, ne pas se décourager, se former, innover, lutter contre la concurrence. On le répétait en boucle à une population déstabilisée, sidérée par la brutalité des changements advenus, et qui avait sacrément tendance à se replier sur elle-même. *La vie était une jungle*, on n'avait pas honte de le dire dans les publicités pour les rasoirs jetables.

Chacun chez soi et même pire : on ne se contentait plus de rêver d'un pavillon sans histoire, on l'encerclait de hideuses

haies de cyprès ou de lauriers-cerises, comme on fait pour les cimetières.

Il fallait vivre avec son temps et c'était une perspective désespérante. Marche ou crève : l'État ne se donnait plus les moyens d'assurer le minimum à chacun, c'en était fini de la providence, chacun était livré à soi-même. Ou à des gens du genre de mon père.

XXX

Donc il fallait se former. L'idée était simple et généreuse : ce faisant, nous allions acquérir les compétences nécessaires au lancement de nos entreprises. Mais malheureusement, nous contribuions surtout à renforcer une situation concurrentielle qui était défavorable aux plus démunis et qui se retournerait contre nous.

Je m'explique :

Depuis toujours, les plus modestes amélioraient leur ordinaire en rendant de petits services, sur lesquels ils faisaient des marges misérables. Le commerce du bois de chauffage était une de ces activités de subsistance multiséculaires. C'était à ces petites gens que le centre de formation faisait concurrence. Le centre se voyait proposer des coupes, rentables pour la raison que la main-d'œuvre qu'elle employait n'était pas payée à un tarif décent, il pouvait donc écouler sa production à prix cassé, ce qui avait provoqué dans le coin l'écroulement de la valeur de la marchandise, déjà fragilisée par les nouveaux

modes de chauffage. On préférait le mazout de chauffage, l'électricité, le pellet. Le bois partait maintenant pour des prix de misère.

« Vous nous faites de la concurrence déloyale, répétaient les petits entrepreneurs, on ne peut pas vivre avec des prix pareils, on travaille à perte. »

On n'y faisait pas trop attention quand on les croisait au bois, avec leurs réflexions amères et leurs insultes marmonnées. (Au sol, ficaires et jonquilles piétinées...)

XXX

J'ai suivi honnêtement la formation. J'avais les pognes en sang mais je trouvais des sources de motivation dans toutes les difficultés, habité par une sorte de rage sportive. J'ai essuyé tout ce que l'Ardenne pouvait me réserver de mauvaises surprises : j'ai eu froid, j'ai eu chaud, je suis tombé à cent reprises, j'ai été harcelé par les moustiques et les bêtes d'orage. Je n'ai été avare ni d'efforts ni de bonne volonté et j'ai réussi haut la main mes épreuves de qualification.

À l'arrivée, nous fûmes deux bons petits soldats à recevoir notre diplôme de qualification. Je pouvais m'enorgueillir d'être à présent « *ouvrier spécialisé en techniques d'abattage et bûcheronnage* », il ne me restait plus qu'à monter mon entreprise ou trouver du travail.

Monter mon entreprise, il n'en était pas question. Comment aurais-je fait ? Je n'avais pas un sou vaillant pour investir. Sorti de l'enfer carcéral, allais-je me placer sous le joug d'un banquier, condamné à la paperasse et aux échéances, à la lutte perpétuelle pour la survie ? Je n'en avais ni l'envie ni la force, c'était inimaginable. En plus, qui m'aurait fait confiance ?

Je préférais me faire embaucher quelque part comme bûcheron salarié, même si je savais que je ne gagnerais pas bien ma vie.

Hélas, même en traversant la rue, je n'ai jamais trouvé de travail : pour lutter contre la concurrence, les entreprises qui avaient survécu avait licencié leurs ouvriers pour les remplacer par des Roumains ou des Bulgares.

J'étais pourtant comme toujours toujours prêt à tout.